

Haram ech-Chérif, et les trois rangs de vousoirs, restes du pont du Tyrôpæon. — 3° La pratique du style dorique et du style ionique. Le premier leur aurait été enseigné par les Égyptiens, le second par les Assyriens. Ces deux styles sont le plus souvent mêlés dans les constructions de l'art hébraïque. — 4° Le rejet systématique de la symétrie et l'emploi exclusif des ornements végétaux : tels seraient les caractères propres de la décoration dans l'art hébraïque. Nous aurons occasion de revenir sur ces assertions de M. de Sauley, dont plusieurs sont parfaitement insoutenables.

L'art grec et l'art romain ont laissé en Judée et en Syrie des monuments moins nombreux et moins remarquables qu'en Grèce ou en Asie, si on fait abstraction des ruines de Ba'lbek et de celles de Palmyre, qui se présentent, au contraire, avec des proportions gigantesques qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Les grands temples de Palmyre et de Ba'lbek appartiennent à l'art romain. Les ruines de Ba'lbek présentent en outre des restes d'une époque beaucoup plus reculée : ce sont des soubassements de murs d'enceinte, formés de matériaux gigantesques qui paraissent devoir être attribués aux anciens Phéniciens.

Un grand nombre de mosquées de la Syrie sont construites dans les principes de l'art arabe primitif, qui, par leurs vastes enceintes à ciel ouvert, leurs minarets carrés, présentent à peu près le même aspect que celles de l'Égypte. La mosquée d'Omar, à Jérusalem, est un spécimen très-remarquable de cette architecture, bien que sa coupole montre déjà l'influence de l'art byzantin.

La Syrie offre aussi quelques monuments attribués par quelques personnes à l'architecture égyptienne, et par d'autres à l'architecture assyrienne, comme ceux du Nahr el-Kelb, près de Beyrouth. Ces monuments sont trop peu nombreux et trop peu importants pour mériter une description générale; nous renvoyons à la description particulière qui en sera faite ci-après.

IV^e Section : Population, races, religions, mœurs.

Il n'est guère possible d'évaluer d'une manière satisfaisante les diverses populations de la Syrie. En voici cependant le tableau comparatif au point de vue religieux, tel qu'il résulte des ouvrages de MM. Ubicini et Viquesnel : Musulmans, 1 200 000; Maronites et catholiques, 400 000; Grecs, 400 000; Israélites, 200 000; Druses, 350 000. Métoualis, Jezidis, Ansarièh, 150 000 Total, 270 0000.

Les chiffres que nous venons de donner représentent des populations sédentaires, qui n'occupent pas seules le territoire de la Syrie. Il y a à côté d'elles des peuplades nomades, telles que les Kurdes, les Turkomans, les Arabes du désert ou Bédouins, dont il est impossible, même approximativement, d'évaluer le nombre.

La Syrie a subi de nombreuses révolutions qui ont mélangé sur un même sol des hommes de contrées très-diverses : des Assyriens de Ninive, des Chaldéens de Babylone, des Perses, des Arabes, etc.; néanmoins on peut ramener tous ses habitants à trois races principales : la race turque, la race arabe ou syrienne, la race arménienne;

quant à la race grecque, elle n'entre que comme un très-faible élément dans la composition des populations urbaines de la côte, et ne se trouve que là; aussi pourrait-on presque dire que le turc et l'arabe sont les deux seules langues parlées en Syrie.

1^o **Race turque.** Les *Turcs Ottomans* n'habitent que les villes où ils exercent les emplois de guerre, de magistrature et les arts. Les *Turkomans*, qui appartiennent à une autre famille de la même race, sont des peuples nomades, vivant du produit de leurs troupeaux, chameaux, buffles, chèvres, surtout moutons. On ne les trouve guère que dans l'éyalet d'Alep et celui de Damas, qu'ils quittent pendant l'été pour l'Arménie et la Caramanie. Ces Turkomans professent l'islamisme, et ils en portent généralement le signe principal, la circoncision; mais les préoccupations religieuses tiennent peu de place dans leur existence.

Les Turkomans et les Turcs Ottomans parlent le turc, à l'exclusion de tous les autres habitants de la Syrie, qui, même pour le besoin de leurs affaires, se décident bien rarement à apprendre cette langue. Le peuple la parle cependant à Antioche et à Alexandrette; il est vrai qu'on peut considérer ces villes comme frontières de la Caramanie où elle est l'idiome vulgaire.

2^o **Race arabe.**—Les *Arabes* ou *Syriens* composent presque entièrement la population rurale et le bas peuple des villes.

Les Syriens se font remarquer, parmi les peuples de l'Orient, par l'animation de leur physionomie; ils ont les traits expressifs, mobiles, une figure très-caractérisée. Ils mettent dans leur démarche et dans tous leurs mouvements une dignité, dans leur abord et dans leur conversation une politesse encore plus frappante que leurs voisins d'Asie Mineure ou d'Égypte. Sauf les exceptions que nous mentionnerons, ils pratiquent largement l'hospitalité. Ils sont extrêmement ignorants de tout ce qui se passe en Europe; mais le peu qu'ils savent ou qu'ils ont vu des merveilles de l'industrie moderne les a vivement frappés. La curiosité qu'ils témoignent à cet égard prouve qu'ils sont moins hostiles qu'on ne le croit généralement aux idées nouvelles et aux pratiques des peuples civilisés. L'ignorance et la routine où ils vivent doivent être attribuées bien plus aux vices du gouvernement qui les régit, qu'aux défauts de leur esprit, lequel est naturellement prompt et ouvert. Ce sont les traits généraux de la race, qui offre, suivant les lieux, des différences assez marquées. Si les habitants d'Alep sont d'un commerce agréable et facile, en revanche, ceux de Damas ont une réputation très-méritée d'intolérance et même de férocité. On dit proverbialement des premiers *Halébi, tchélebi*, l'Alépin, petit-maître, et des seconds, *Chami, choumi*, habitant de Damas, grossier. Les paysans de la Judée accueillent les étrangers avec une bienveillance sincère, et tout à côté, les Arabes de Samarie se montrent à leur égard d'une insolence menaçante. Les Métoualis qui habitent le canton de Ba'lbek, aussi fanatiques que les gens de Damas, quoique d'une secte différente, traitent les chrétiens avec un mépris marqué.

Le costume le plus généralement porté en Syrie se compose pour

les hommes : d'un turban vert ou blanc, qui tend de plus en plus à faire place au *tarbouch* ou calotte rouge, ou tout simplement d'une espèce de grand mouchoir à couleurs vives (*kouffieh*), qui s'attache autour de la tête avec une corde en poil de chameau, et dont les extrémités flottent sur le cou et sur les épaules; d'une longue chemise de toile grise ou de laine blanche, serrée à la taille par une ceinture de cuir ou de corde, qui sert à porter leurs armes, pistolets et khandjars; d'un large pantalon flottant, d'une veste courte, le tout recouvert, pour la pluie et le froid, d'un grand burnous en poil de chameau de couleur unie ou plus souvent à larges raies. Les femmes sont vêtues d'une longue robe de toile, le plus souvent bleue, que les femmes mariées portent ouverte sur la poitrine, et les jeunes filles complètement fermée. Elles tressent leurs cheveux noirs et abondants en les entremêlant de sequins ou d'autres pièces de monnaie. Plus rigoureusement voilées qu'à Constantinople dans les grandes villes et en certains cantons, où elles portent une espèce de masque noir opaque avec deux trous seulement pour les yeux, elles se montrent dans d'autres presque entièrement à découvert. L'usage de se teindre les ongles en rouge avec les grains du *Henné*, et de prolonger les sourcils et la fente des paupières avec le *Keuheul* (sulfure d'antimoine) est presque général chez les femmes arabes.

Les Arabes *bédouin* (Arabes nomades) ou *bédouins* sont aux autres Arabes ce que les Turkomans sont aux Turcs, la variété nomade d'une même race. Ils vivent dans une misère et une famine continuelles, et supportent avec résignation un état de frugalité excessif à peine croyable. La somme ordinaire des aliments de la plupart d'entre eux ne passe pas, dit-on, six onces par jour.

Ils sont divisés par tribus, subdivisées d'ordinaire en plusieurs camps et occupant chacune une étendue convenue de terrain qu'elle garde avec une jalousie passionnée. Le moindre empiètement d'une tribu sur une autre amène infailliblement une guerre qui s'étend de proche en proche, par l'effet des liens de parenté ou des traités d'alliance qui unissent toutes les tribus entre elles. Ces guerres finissent rapidement, se renouvellent souvent et amènent à leur suite une série de vendettas qui ne prend fin parfois qu'à la troisième ou quatrième génération. Les lois de l'honneur, chez les Arabes, veulent que tout meurtre soit vengé par le plus proche parent du mort, et celui-ci est déshonoré, s'il néglige de prendre son *thâr* ou talion, c'est-à-dire la vie du meurtrier. Ce dernier vient-il à périr par des causes étrangères, c'est sur la tête de son plus proche parent que passe et reste suspendue la menace de la vendetta. Il faut dire cependant que l'offenseur peut en arrêter les effets en offrant à la famille offensée une rançon ou une composition qui varie suivant le rang et l'importance des intéressés.

Chaque tribu est composée d'une ou de plusieurs familles principales, dont les membres portent le titre de cheikh ou seigneur. L'un de ces cheikhs commande en chef à toute la tribu; mais son autorité est juste en raison de l'énergie de son caractère. C'est à lui qu'incombe la charge de défrayer les allants et venants. C'est lui qui reçoit les visites des alliés et de tous ceux qui ont des affaires avec la tribu.

Sa tente est placée la première du côté de l'occident, car c'est de là qu'on attend et c'est de là qu'arrivent généralement les visiteurs. La fortune du cheikh, comme celle des simples Bédouins d'ailleurs, se compose de ses troupeaux, de ses chameaux, d'un très-mince mobilier, des produits du pillage et des péages des chemins. En effet, les Arabes bédouins volent autant qu'ils le peuvent les Arabes ou les Grecs sédentaires à côté desquels ils vivent. On les rencontre sur toute la frontière de la Syrie adjacente au désert, et dans quelques plaines de l'intérieur, telles que celles de la Palestine, de Bekâ'a et de Galilée. Les tribus qui se trouvent sur la route suivie par les caravanes se font payer le passage et un droit de guide.

Les Bédouins professent nominalemeut l'islamisme; mais en fait leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent, aux yeux des habitants d'Alep ou de Damas, pour des infidèles sans loi ni prophète; ils n'ont ni prêtres, ni temples, ni culte régulier.

Physiquement, ils sont petits, maigres, hâlés, mais fort bien faits, en dépit de leur chétive apparence. Leur tête est longue et leur figure très-caractérisée. Une vivacité extrême anime leur physionomie, et leurs yeux noirs sont admirables d'expression. Ils ont la barbe rare et courte, des dents éclatantes de blancheur. Leur costume se compose d'une légère calotte de coton, sur laquelle ils posent un mouchoir nommé *kouffieh*, mouchoir jaune ou vert, qu'une corde de poils de chameau serre autour de la tête; d'un caleçon blanc, d'une robe grise, appelée *kombas*, à manches longues et larges, serrée à la taille par une corde; d'une peau de mouton, ou d'un manteau de laine rayé, qu'ils portent par-dessus la robe. Ils vont la poitrine découverte et les pieds nus. Les femmes portent une robe de coton brune, bleue ou noire, serrée à la taille par une corde; un mouchoir, noir pour les femmes, rouge pour les jeunes filles, dont elles se couvrent la tête et se voilent en même temps le visage. Leurs cheveux flottent, entremêlés de petites pièces d'or ou d'argent, qui sonnent sur leurs épaules quand elles se meuvent rapidement. Elles ont, dans la démarche et le maintien, une étonnante noblesse. Le caractère de ce peuple est un singulier mélange de rapacité et de générosité. Les Bédouins considèrent tout homme qui n'appartient pas à leur tribu ou à leur ligue, comme un ennemi bon à piller, à rançonner, à voler de toute manière; mais que ce même voyageur, en qui ils ne voyaient d'abord qu'une proie, entre chez eux et s'assied à leur foyer, il devient un hôte respectable et respecté, une personne sacrée, envers qui le moindre larcin serait un véritable crime. Ils s'empressent de mettre à sa disposition tout ce que leur pauvre tente peut contenir, et seraient grièvement offensés si on leur offrait la moindre rémunération. On peut compter sur l'exécution consciencieuse des traités que l'on fait avec eux, soit pour en obtenir des moyens de transport, soit pour s'assurer leur protection auprès des tribus de même race. La plupart des cheikhs, en pareil cas, se regardent comme responsables des vols et des violences commis par une des tribus dont ils ont garanti la neutralité, et ils ne négligent aucun moyen de faire réparer le dommage.

Les *Metoualis* ou *Motoualis* habitent, à l'orient du pays des Druses, la vallée profonde qui sépare le Liban des montagnes de Damas. Ils appartiennent, comme les Persans, à la secte d'Ali. Ils n'ont de remarquable que leur intolérance et leur mépris pour les chrétiens. Contre l'usage général du Levant, ils ne boivent ni ne mangent dans le vase qui a servi à une personne étrangère à leur secte, ils refusent de s'asseoir à la même table, et se considèrent comme souillés par le moindre contact avec elle.

Les *Juifs* qui habitent la Syrie ne s'élèvent guère qu'au chiffre de 15 000 âmes. On les rencontre principalement à Jérusalem, à Hébron, à Tibériade et à Safet. Ils ne sont point originaires du pays, mais venus de tous les points du globe, pour des motifs de curiosité ou de piété, ils y font parfois d'assez longs séjours. Il y en a d'autres dont les familles sont établies à Damas et à Alep depuis un temps immémorial; mais ceux-ci ressemblent, par les mœurs, les costumes et la langue, aux Arabes, dont rien ne les distingue extérieurement.

Les *Ansariéhs* ou *Nassariens* occupent un canton montagneux, qui s'étend depuis Antakiéh jusqu'au ruisseau de Nahr el-Kébir (la grande rivière). On les considère comme une secte musulmane fondée au IX^e siècle par un certain Nassr, dont les innovations religieuses ne sont pas bien connues. Aujourd'hui les Ansariéhs sont loin d'avoir une croyance uniforme. Les uns professent la métempsycose; les autres rejettent l'immortalité de l'âme; la plupart adorent un dieu en cinq personnes; quelques-uns enfin sont soupçonnés de pratiquer un culte obscène.

Les *Maronites* forment un corps de nation qui occupe presque exclusivement tout le pays compris entre le Nahr el-Kelb (rivière du chien) et le Nahr el-Bared (rivière froide), depuis le sommet des montagnes à l'orient jusqu'à la Méditerranée à l'occident.

Les Maronites appartiennent à la communion catholique, et, depuis l'an 1215, reconnaissent l'autorité du pape, bien qu'ils aient quelques pratiques différentes de celles du reste des catholiques. L'origine de cette espèce de secte date de la fin du VII^e siècle, où un moine du couvent de Hama, Jean le Maronite, appela autour de lui et réunit dans le Liban tous les partisans du pape. Ce petit peuple, grâce à sa position dans les montagnes, s'est maintenu jusqu'à nos jours à peu près indépendant de la Porte et de ses pachas, il paye seulement et a toujours payé un tribut qui a varié aux diverses époques, suivant les forces militaires dont il pouvait disposer.

Voici les points principaux par lesquels le culte maronite diffère du culte catholique ordinaire: les maronites ont coutume d'élire un chef religieux qui a le titre de Batraq ou patriarche d'Antioche. Leurs prêtres se marient comme aux premiers temps de l'Église, mais leur femme doit être une vierge et ne peut être une veuve; il leur est défendu de convoler à de secondes noces. Ils célèbrent la messe en syriaque dont ils n'entendent pas un mot; la communion a lieu sous les deux espèces. Ces prêtres vivent du produit de leurs messes, des dons des fidèles et du travail de leurs mains. Du reste, ce petit pays compte autant d'évêques que les grandes nations catholiques de

l'Europe. Ces prélats vivent dans les couvents, où ils sont vêtus et nourris comme les simples moines. Ils ont toujours commencé par l'être, ainsi que les prêtres; c'est l'élection de leurs compagnons qui les élève les uns et les autres aux fonctions séculières.

Les couvents, fort nombreux, dépassent peut-être le chiffre de deux cents. On trouve presque toujours un couvent de femmes à côté d'un couvent d'hommes. Leur règle est celle de saint Antoine, et ils la suivent rigoureusement. Généralement les moines sont peu instruits, et le clergé séculier ne l'est guère davantage. La masse des laïques est partagée en deux classes, le peuple et les cheikhs. Par ces derniers, il faut entendre les plus notables des habitants, ceux qui se distinguent de la foule par leur fortune ou l'ancienneté de leur famille. L'influence dont ils jouissent, l'action politique qu'ils exercent sur leurs compatriotes n'est soumise à aucune règle fixe et n'a pas de limites déterminées. D'ailleurs ils vivent comme le commun du peuple, en faisant valoir de leurs mains le petit domaine qu'ils possèdent ou qu'ils tiennent à ferme. La nation entière est pauvre, et cependant il n'y a que peu ou point de mendiants. Elle pratique l'hospitalité comme la race arabe, avec moins de générosité et de grandeur toutefois. Comme les Arabes, les maronites font de la vengeance un devoir de famille et une loi de l'honneur: ils marchent constamment armés, et dans le cas d'une attaque, tous les hommes valides sont forcés de concourir à la défense du pays.

Conformément aux principes du christianisme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épousaient naguère encore sans l'avoir préalablement fréquentée et souvent sans l'avoir vue. Dans ces derniers temps, les mœurs ont changé sur ce point, et les femmes maronites vivent aujourd'hui dans une liberté à peu près entière.

Les *Druses* habitent la région montagneuse qui s'étend depuis le Nahr el-Kelb jusque près de Sour, entre la vallée de Bek'â et la mer. Pour le genre de vie, la forme du gouvernement, la langue et les usages, ils ressemblent beaucoup aux maronites; mais leur religion est bien différente. Longtemps elle a été pour les occidentaux ou un mystère ou un thème aux conjectures les plus diverses. L'opinion est aujourd'hui fixée au moins sur les dogmes principaux.

Les Druses ne reconnaissent qu'un seul Dieu; mais ce Dieu, comme Bouddha, a souvent revêtu la forme humaine; il s'est incarné dix fois, en divers temps, en divers pays. Dans sa dernière incarnation ou *station*, le dieu avait nom parmi les hommes, Hakem-Biamr-Illah; il régna en Égypte vers l'an 1000 après J.-C., comme troisième khalife de la race des Fatimites. Hakem de son nom céleste s'appelle Albar. Il a sous ses ordres huit ministres, émanation directe de sa divinité, dont chacun représente une vertu spéciale. Ces ministres ont eu, comme le dieu suprême, des incarnations plus ou moins nombreuses; comme lui, avec leur appellation de puissances célestes, ils portent une foule de noms qui correspondent à des personnages historiques. Le principal ministre, Hamza ou Gabriel, dans ses deux dernières stations, a produit les révolutions que les hommes appellent le christianisme et l'islamisme. C'est lui qui, sous le nom d'Éléazar, et sous

les modestes dehors d'un disciple, inspira Jésus-Christ; c'est lui qui, sous le nom de Selman el-Faresi, produisit dans le monde la doctrine dont on a fait honneur à Mahomet; à ces ministres qu'on pourrait appeler les bons génies, la volonté insondable de Dieu oppose de mauvais génies qui revêtent aussi des formes humaines. Ces éternels ennemis se cherchent sous le masque humain, et leur combat, où ils entraînent le reste des créatures, fait le fond de l'histoire du monde. Chaque fois que les hommes tombent trop profondément dans l'oubli de leurs devoirs, tous les bons génies et Dieu lui-même s'incarnent et prennent parti, pour ainsi dire. Ces époques sont ce que les Druses appellent des révolutions; ils en comptent généralement sept, qui sont comme autant d'actes d'un même drame grandiose. Il n'y a pour les hommes ni enfer, ni paradis, ni péché originel, ni rédemption, ou plutôt, dans la religion druse, les idées que ces mots représentent se réalisent sur la terre même et dans les conditions de la vie humaine. Chaque homme ne meurt que pour revivre aussitôt, ne dépouille une personnalité que pour en revêtir immédiatement une autre. L'humanité d'aujourd'hui est celle d'hier et de tous les temps; chacun de ses membres se fait à lui-même sa destinée. Outre les avantages sociaux que la pratique de la vertu lui mérite, à chaque renaissance, il est doué d'un pouvoir sans bornes pour agir sur lui-même et perfectionner son être. Il peut arriver à un tel point de puissance spirituelle, qu'il ait conscience de ses migrations passées, et perçoive nettement le secret des destinées du monde comme celui des destinées particulières. C'est le bonheur réservé aux akkals ou spirituels; bien entendu que la nation druse est seule appelée à produire des akkals. Leur Messie doit réparaître sur la terre encore une fois; ce sera la dernière révolution qui mettra les fidèles du vrai Dieu en possession de toutes les royautés, de tous les gouvernements et de toutes les richesses de la terre. Les autres peuples, réduits à l'état de valets, d'ouvriers, ou relégués dans les conditions subalternes, pourront encore, en tant qu'individualités, s'élever jusqu'aux degrés secondaires de la clairvoyance et du progrès spirituel.

Au point de vue religieux, la population druse est divisée en deux classes: celle des akkals et celle des djahels, c'est-à-dire ignorants. De la seconde on peut entrer dans la première, en subissant une série d'épreuves qui constituent une initiation à plusieurs degrés. C'est comme une espèce de franc-maçonnerie, ouverte à tous, et dans le sein de laquelle les riches, les cheikhs eux-mêmes traitent sur un pied d'égalité avec tous les initiés du même degré, quelle que soit d'ailleurs leur condition sociale.

Ce que nous avons dit de l'organisation politique des Maronites convient également aux Druses. Nous ajouterons ici, à propos de ces derniers, quelques traits qui compléteront le tableau du gouvernement commun aux deux peuples. Autrefois ils avaient un même chef, appelé hakem (gouverneur), ou émîr (prince). Aujourd'hui, les Druses ont un kaïmakam particulier, comme les Maronites ont le leur. Les kaïmakams sont nommés comme l'était autrefois l'émîr, et ils remplissent les mêmes fonctions. Un changement plus grave s'est opéré dans

les mœurs, ou plutôt dans les relations réciproques des deux peuples; autrefois amis, ils sont aujourd'hui presque en querelle continuelle. Les motifs, bons ou mauvais, ne sauraient manquer à leur animosité mutuelle, car, sur quelques points, les deux races habitent pour ainsi dire porte à porte. La grande force des Maronites est dans la province du Kesrouan, derrière Djébaïl et Tripoli, comme aussi la plus forte population des Druses habite les provinces qui s'étendent de Beyrouth à Saint-Jean d'Acre. Des deux côtés, chacun est chez soi; mais le pays de Beyrouth à Djébaïl, autour d'Antoura, est occupé par des villages mixtes de Druses et de Maronites. C'est naturellement sur ce point que naissent tous les conflits, que malheureusement certaines puissances européennes ont cru avoir intérêt à envenimer. Nous emprunterons à M. Gérard de Nerval (*Voyage en Orient*, tome II, page 30), quelques lignes qui nous paraissent bien caractériser ces luttes auxquelles il avait assisté dans le Liban, et dont on a voulu faire parfois en Europe de grosses affaires: « Au fond, ces deux peuples s'estiment entre eux plus qu'on ne croit, et ne peuvent oublier les liens qui les unissaient jadis.... Il faut dire que, si l'on peut citer des assassinats isolés, les querelles générales sont rarement sanglantes. C'est un peu alors comme les combats des Espagnols, où l'on se poursuit dans les monts sans se rencontrer, parce que l'un des partis se cache toujours quand l'autre est en force. On crie beaucoup, on brûle des maisons, on coupe des arbres, et les bulletins rédigés par des intéressés donnent seuls le compte des morts. »

En France, l'opinion publique, prévenue en faveur des Maronites, a longtemps attribué tous les torts à leurs ennemis; elle est aujourd'hui un peu revenue sur le compte des premiers. Force a été de reconnaître que les moines maronites, qu'on a parfois représentés comme des victimes ou des martyrs, sont fort tracassiers; qu'ils font des moindres affaires, où souvent les premiers torts sont de leur côté, de grosses questions dignes, suivant eux, d'occuper l'attention de toutes les nations chrétiennes d'Europe. Espérons que le jour n'est pas loin où les puissances européennes chercheront à baser exclusivement leur influence dans ce pays sur les bienfaits de la civilisation qu'elles auront contribué à y répandre, et non sur l'appui donné à telle ou telle race, ou à telle secte religieuse, car le progrès véritable n'a rien à gagner à ces discordes.

Les Druses font la guerre avec plus d'énergie, de promptitude dans les mouvements, plus de courage et aussi plus de férocité, il faut l'avouer, que leurs voisins et ennemis, les Maronites; mais hors le cas de guerre, dans l'état habituel, quand rien ne les force à déployer l'extrême énergie dont leur race est douée, ils sont d'un commerce tout aussi facile que ces derniers. Ils pratiquent l'hospitalité beaucoup mieux qu'eux. Les hommes sont beaux, bien faits, forts et agiles. Leur costume ne se fait remarquer, parmi ceux des autres populations de la Syrie, que par les dimensions exagérées de leur turban. Ils marchent constamment armés, le fusil en bandoulière et la ceinture garnie de lourds pistolets à très-longues manches, ciselés ou incrustés de métaux précieux. « Les traits de la population druse, dit M. Gé-

rard de Nerval (tome II, p. 2), ont quelque rapport avec ceux de la race persane. L'air vivifiant de la montagne et l'habitude du travail colorent fortement les lèvres et les joues. Le fard des Turcs est donc inutile à leurs femmes; cependant, comme chez les premières, la teinture ombre leurs paupières et prolonge l'arc de leurs sourcils. » Quant à leur costume, il est à peu près pareil à celui que nous avons décrit, p. 584. « Les femmes mariées, dit M. de Lamartine, complètent ce costume par une corne d'argent d'environ un pied, et quelquefois d'un pied et demi de longueur, qu'elles fixent sur leurs cheveux tressés, et qui s'élève au-dessus du front un peu obliquement. Cette corne, sculptée et ciselée, est recouverte par l'extrémité d'un voile en mousseline qu'elles y suspendent et dont elles se couvrent quelquefois le visage; elles ne quittent jamais cette corne, même pour dormir.

Les Druses n'ont qu'une femme, mais ils divorcent avec une extrême facilité. L'opinion s'oppose à ce qu'un mari puisse reprendre la femme qu'il a une fois répudiée. La contrainte qui pèse sur les femmes dans presque tout l'Orient est ici fort relâchée, sans cesser complètement. Elles sortent, vont, viennent, parlent à qui leur plaît. Le voile dont elles se couvrent le visage flotte au gré de leurs mouvements et ne cache leurs traits qu'à moitié. Le caractère excessivement ombrageux des hommes rend cette demi liberté aussi peu dangereuse que possible. La moindre hardiesse, la plus légère inconvenance serait certainement punie de coups de khandjar ou de coups de fusil. D'ailleurs, cette susceptibilité extrême, ils la portent dans toutes leurs relations, et elle a introduit dans les manières et le propos une réserve, une politesse qu'on est surpris de trouver jusque chez les paysans. La circonspection est nécessaire à tous par les conséquences redoutables du talion, c'est-à-dire du devoir rigoureux que l'honneur fait au Druse de venger la plus légère insulte par le meurtre de l'offenseur.

V^e Section : Langue.

§ I^{er}. Origine de la langue arabe;— influence du Coran;— coup d'œil sur la littérature orientale.

Nous n'entrerons pas dans le détail des preuves qui attestent la haute antiquité de la langue arabe, le rameau le plus riche de l'arbre sémitique; et le seul qui ait conservé aujourd'hui sa vie et sa fécondité. Les recherches de la philologie comparée s'appuyant sur les découvertes des voyageurs contemporains, et en particulier sur la lecture des inscriptions sinaïtiques, ont démontré que l'arabe s'est détaché de bonne heure de l'hébreu et de l'araméen, et que déjà il était constitué dans ses parties organiques. Il reste d'ailleurs peu de monuments de la civilisation de l'Arabie avant la naissance de Mahomet; les documents qui auraient pu éclairer la critique moderne ont péri avec le culte des idoles de Lat et de Monat, et le fanatisme musulman a altéré ces précieuses traditions de famille, qui, à défaut d'archives écrites, renfermaient toute l'histoire du passé. Toutefois, il est hors de doute qu'un siècle avant la prédication de l'Islam, c'est-

à-dire au VI^e siècle de notre ère, la langue parlée par les nomades du Hedjaz et du Nedjd était parvenue à ce point de perfection et de délicatesse raffinée que le grand mouvement littéraire du III^e et du IV^e siècle de l'hégire n'a jamais pu atteindre. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit naître en plein désert, et sous la tente grossière du Bédouin, ces chants héroïques, ces poèmes couronnés au concours poétique de la Mecque, et suspendus autour de son temple, poèmes pleins du souffle ardent qui a inspiré le livre de Job et les cantiques d'Israël. En ce sens, du moins, on peut dire que l'Orient est le pays des merveilles.

Une tradition généralement admise par les écrivains musulmans atteste que, parmi toutes les tribus de la Péninsule, celle de Koreïch, c'est-à-dire la famille même du Prophète, se signala par l'atticisme de son langage et par le soin qu'elle mit à fonder l'unité de la langue en extirpant les locutions provinciales ou les barbarismes étrangers. C'est dans l'idiome koreïchite que fut écrit le Coran, œuvre divine aux yeux des croyants autant par l'inspiration que par la magie du style, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'imiter. On sait comment fut recueilli ce code universel de l'islamisme. Il n'a pas été rédigé tout d'une pièce par le Prophète lui-même ou par ses disciples; chacun des versets ou des chapitres qu'il renferme a pris naissance au milieu des orages de sa mission prophétique. Révélés à Mahomet par l'ange Gabriel selon que les circonstances l'exigeaient, ils étaient aussitôt recueillis par quelques-uns de ses adeptes, et transcrits à la hâte sur des peaux de mouton, des omoplates de chameau ou des feuilles de palmier. Ils se transmettaient plus encore par le secours de la mémoire que par l'écriture, art fort négligé chez ces peuplades guerrières, et resté le domaine presque exclusif des juifs ou des chrétiens établis parmi elles. Après la mort du Prophète, Abou-Bekr, son successeur, et quelques années plus tard le khalife Omar, craignant de voir le texte sacré s'altérer dans la bouche du peuple, le réunirent en un corps d'ouvrage au moyen de l'ancienne écriture nommée *Koufique*, parce qu'elle fut, dit-on, inventée à Koufah. Cette copie, due aux soins des secrétaires mêmes du Prophète, coupa court aux variantes qui menaçaient l'orthodoxie autant que la pureté du langage, et il est permis de croire que le Coran est parvenu jusqu'à nous sans avoir éprouvé de modifications sensibles. A dater du VIII^e siècle de l'ère chrétienne, l'arabe s'enrichit de son ingénieux système de signes et de points diacritiques indispensables au maintien d'une langue dans laquelle les voyelles ne sont pas représentées; bientôt naquirent les deux grandes écoles grammaticales de Koufah et de Bassrah, dont la mission fut d'analyser avec toute la patience du génie oriental les hardiesses de l'idiome sacré, et de donner aux archaïsmes et aux irrégularités du Coran la consécration d'une déduction rigoureuse. L'arabe devint alors l'unique représentant de la famille sémitique; la conquête musulmane en fondant l'unité religieuse absorba tous les idiomes congénères, et les plus brillantes productions de l'Orient furent enfantées dans cette langue désormais universelle en Asie. Abdiquant le rôle de conquérants pour celui de civilisateurs, les Arabes se livrèrent à l'étude des sciences sous